

Kim Lan Nguyen Thi
(synthèse de l'entretien réalisé à Anis Gras, le 10 juin 2019)

Pouvez-vous vous présenter ?

Je suis née en 1980. J'ai suivi des études d'architecture intérieure à l'Ecole Olivier de Serres à Paris (Ensaama : école nationale supérieure des arts appliqués et des métiers d'art) et j'ai enchaîné avec 3 années à l'ENSATT (école nationale supérieure des arts et techniques du théâtre) à Lyon, suivant une formation de scénographe. Ensuite, j'ai travaillé comme accessoiriste, fait de la scénographie et réalisé une première installation en 2005.

Je suis à la fois scénographe et plasticienne. Il existe bien sûr beaucoup de liens entre ces deux activités notamment sur la question du rapport à l'espace.

Je suis franco-vietnamienne, je vis en banlieue parisienne, suis une femme et homosexuelle, j'appartiens donc à plusieurs communautés dites "minorités", de là mes recherches répétées autour des modes d'invisibilisation, des rapports de pouvoir et de construction des définitions dans nos sociétés. Au fil du temps, j'ai rencontré des familles politiques et artistiques liées à mes préoccupations. A l'ENSATT, la question du manque de diversité ethnique et sociale s'est très vite posée pour moi. Un système que j'ai par la suite retrouvé dans de nombreux lieux institutionnels et culturels. Très récemment, j'ai participé au festival Niofar¹ organisé par l'association La Tribu lié à la décolonisation des savoirs. J'ai été contactée l'année dernière par les organisateurs.trices car la thématique du festival était l'Indochine. Cette année, il s'agissait du genre. J'y ai présenté l'installation *Transidentité*, basée sur un travail au long cours avec une personne en transition genrée.

Cette question de la marge, celle de l'assumer ou bien d'appliquer plutôt la méthode du Cheval de Troie, est une question très mouvante chez moi.

Il y a deux ans, nous avons créé, avec trois autres artistes de l'image, l'association Femmes PHOTOgraphes², qui regroupe aujourd'hui 39 adhérents, pour donner plus de visibilité aux travaux photographiques réalisés par des photographes femmes.

Cette expérience au sein de l'association m'a à plusieurs reprises confrontée aux mécanismes de sélection mis en place dans le domaine de l'image et je me suis rendue compte que la question de la reconnaissance ne se poserait plus jamais de la même manière pour moi puisque je n'adhérais pas à de nombreux modes d'accession à la visibilité déjà en place.

Aujourd'hui, nous sommes dans une marge qui nous apporte beaucoup de liberté. Le frein, c'est l'argent, les modes de financement. La reconnaissance et l'argent sont trop souvent associés, ce qui pose la question du fonctionnement et de l'économie des marges.

Dans chacune de nos actions, nous nous questionnons sur les rapports de pouvoir, sur les modes du faire. Par exemple, nous organisons des lectures de portfolios dans lesquelles, il y a davantage de personnes qui viennent être lues que de lecteur.trice.s, afin d'inverser un rapport qui pourrait perturber l'atmosphère de travail bienveillante recherchée et inclure des valeurs telles que le jugement, l'illégitimité, etc... Le rapport au savoir est partagé.

¹ Festival Niofar : <https://www.festivalniofar.com/>

² Association Femmes PHOTOgraphes : <http://www.femmesphotographes.eu/>

³ Association Femmes PHOTOgraphes : <http://www.femmesphotographes.eu/>

⁴ Catherine Leconte, directrice de Anis Gras – le Lieu de l'Autre

Nous avons constaté ce problème de légitimité chez les femmes photographes, il leur est difficile de s'affirmer comme photographes face à une assemblée masculine. Lors des événements de lancement de notre revue, le public cherche souvent à rejouer ces rapports d'opposition des genres, au lieu de regarder simplement le travail photographique !

Dans mon travail plastique, je propose des installations qui incluent toujours l'image, vidéo ou dessin. J'aime créer des interstices qui peuvent être investis par le spectateur ou la spectatrice, questionner la place de l'interprétation des images.

Lorsque l'on aborde le sujet des minorités, l'endroit de la définition est primordial, celui de l'interprétation aussi. La question de la légende est très importante dans mes installations. Dans *Transidentité*, il y a tout un jeu de légendes qui se réfère au double sens des mots, « réels » et « interprétés ». Tout n'est affaire que de représentations ! La "marge heureuse" n'implique pas un rapport qualitatif mais un sentiment que l'on ressent face à cet espace. Il ne s'agit pas de valeur mais de ressenti.

Votre travail artistique a-t-il été présenté dans une forme de "marge heureuse" de la programmation artistique ? Si oui, pouvez-vous décrire cette/ces expérience(s) ?

Oui, mon travail a déjà été très clairement présenté dans la marge. Anis Gras³ est un lieu en marge, le premier à m'avoir exposée. C'est un lieu très important pour moi. Dès que je suis sortie de l'ENSATT en 2005, ce lieu m'a accueillie, j'y ai créé mes premières œuvres qui ont ensuite fait l'objet d'une exposition. Un journaliste de *Libération* est venu voir un spectacle et a découvert par hasard mon exposition. Il a expliqué à Catherine⁴ qu'il souhaitait faire un article sur mon travail mais que, dans la mesure où l'exposition allait bientôt se terminer, cela n'avait pas de sens. Catherine a répondu : ok, alors nous allons reprogrammer cette exposition ! Une marge c'est aussi de la rencontre fortuite et une forme de liberté. S'il y a marge, il y a centre et zones de frottement entre les deux. Il y a des porosités entre centre et marge. A Anis Gras, les échanges humains sont très forts et il y a ce principe de liberté d'accès au lieu, de confiance. J'ai fait beaucoup de rencontres en marge à Anis Gras, dont Julien⁵. Ici, on prend le temps des rencontres. On se rencontre et on ne voit pas l'autre comme une personne que nous aurions intérêt à intégrer à notre réseau professionnel. Il s'agit de vrais rencontres humaines !

Avec Femmes PHOTOgraphes, on fabrique un territoire, des espaces qui nous conviennent, on assume complètement cette marge sans nous opposer au centre, sans chercher à le faire, c'est naturel !

Le festival Niofar est lui aussi totalement en marge.

Ce qui m'interroge le plus entre marge et centre, c'est la transmission. J'ai encore envie de porter ce type d'actions de la marge au centre, dans des lieux d'éducation.

Nous avons choisi avec l'association FemmesPHOTOgraphes de créer une revue pour permettre un voyage de ces ouvrages effectués dans la marge, vers le centre, ce sont des objets qui vont résister au temps et se déplacer. Les gens en marge sont toujours confrontés à une forme de rejet par la "majorité". Lorsqu'ils s'engagent dans des actions politiques et artistiques, l'intensité de leurs actions est à la hauteur des frustrations qu'ils ont auparavant vécues, d'où l'importance de pouvoir disposer d'un lieu d'entière

³ Anis Gras, le lieu de l'autre : <http://lelieudelautre.com/>

⁴ Catherine Leconte, directrice de Anis Gras – le Lieu de l'Autre

⁵ Julien Daillère, initiateur des recherches portées par La Marge Heureuse

reconnaissance.

Pouvez-vous décrire des exemples de pratique d'une "marge heureuse" de la programmation artistique qui, en France ou à l'étranger, ont retenu votre attention ?

Oui, je citerai à nouveau Anis Gras et le festival Niofar.

Pensez-vous que cette "marge heureuse" de la programmation artistique soit susceptible de se densifier à l'avenir ? Si oui, sous quelles formes ?

Ce sera beaucoup lié aux questions de la fabrication de marginaux et de la notion de récupération. J'ai le sentiment que les gens ne se laissent plus invisibiliser, ce qui entraînera une augmentation de la création en marge mais qui s'accompagnera certainement de l'augmentation des réactions conservatrices.

Quels seront les degrés de résistance ou de résilience dans notre société ? Les marginaux existent et défendent leurs droits, mais quelles seront les réponses de la société ? Et tous ces nouveaux mots qui arrivent : greenwashing⁶, pinkwashing⁷... Quelle place pour la récupération dans ces mouvements ?

Souhaitez-vous développer un aspect particulier de cette réflexion sur l'existence d'une "marge heureuse" de la programmation artistique ?

Il y a la question du rapport de l'individu au collectif. Les marges ne tiendront pas longtemps si elles consistent uniquement en une juxtaposition d'individus. La richesse d'un collectif passe par la reconnaissance de son existence protéiforme. Cet adjectif "heureuse" associé à la "marge", c'est un contenant et un ressenti face à cet espace de possibles, de tous les possibles. Cet endroit de l'expression du collectif et des individus. Nous n'arrivons pas tous dans cet espace avec la même histoire mais c'est pour tous un espace de liberté. Un réel endroit de mise au travail face à ces questions.

La marge est plutôt quelque chose de caché, il s'agit donc d'avoir la volonté de "porter le regard sur", donc d'une volonté d'action. La marge existe par rapport au centre et inversement, ils ne peuvent pas exister l'un contre l'autre. Nous retrouvons ici l'enjeu de l'altérité, il faut une porosité, une fluidité entre centre et marge, si nous travaillons à détruire l'un, nous détruisons les deux.

Entretien réalisé avec Cécile Desbaudard / cdesbaudard@gmail.com

⁶ Greenwashing : le greenwashing, ou en français l'éco blanchiment, consiste pour une entreprise à orienter ses actions de marketing et communication vers un positionnement écologique afin de masquer des activités polluantes.

⁷ Pinkwashing : technique de communication fondée sur une attitude bienveillante vis-à-vis des personnes LGBT par une entreprise ou par une entité politique afin de modifier son image et sa réputation dans un sens progressiste, tolérant et ouvert.